

## Espaces culturels au coeur des villes

Louise Vigeant

---

Number 81, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25368ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Cahiers de théâtre Jeu inc.

**ISSN**

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Vigeant, L. (1996). Espaces culturels au coeur des villes. *Jeu*, (81), 132–139.

## La visite

Louise Vigéant



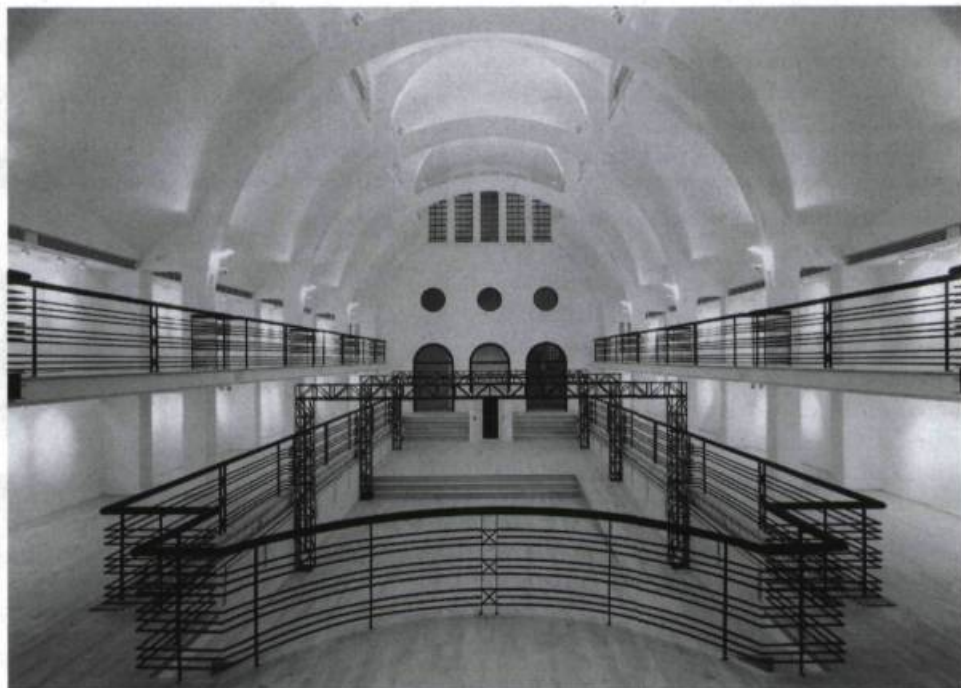
Dessin : Jean-Pierre Langlais.

## Espaces culturels au cœur des villes

J'aime bien les « petits » lieux : librairies alternatives, théâtres de poche, cinémas de répertoire. Quand je m'y retrouve, j'ai toujours l'impression de participer à quelque chose de singulier, comme si ces endroits permettaient de véritables découvertes, parce que l'on n'y a pas été préparé par un battage publicitaire. En voyage, je m'éparpille toujours entre l'« officiel » et le « parallèle ». Je visite les *must* – musées nationaux et théâtres institutionnels – puis je me mets à la recherche des galeries d'avant-garde, des théâtres expérimentaux, des cafés « branchés » où pullulent quantité de publications annonçant des lectures, des lancements, des *jam sessions*, des *happenings* de toutes sortes. Souvent, je découvre des endroits qui regroupent tout cela à la fois, de ces nouveaux lieux organisés par les artistes en art actuel qui aiment bien partager les mètres carrés de quelque usine désaffectée qu'ils ont transformée en ateliers et espaces de spectacle.

Récemment, j'ai appris qu'en Europe on appelait ces endroits des « friches ». Le mot me plaît. Je l'ai entendu lors d'un colloque sur les nouveaux lieux culturels qui a rassemblé à Montréal des gens d'ici et d'ailleurs venus causer des rapports entre ville et culture, passé et présent, art et public. C'est de la visite de ces gens que j'ai eu envie de parler, cette fois-ci, car cette rencontre m'a non seulement permis de découvrir l'existence de nombreux lieux où se pratique l'art actuel – mon carnet d'adresses s'est enrichi –, mais elle a été l'occasion d'une réflexion plus large sur les mutations en cours dans le paysage culturel. Plus que jamais, il m'est apparu évident que l'existence même autant des « petits » lieux que des espaces multidisciplinaires dont il sera question ici est garante de la diversité de la vie culturelle, de sa vitalité et de sa capacité d'interrogation et de renouvellement.

Le bain Généreux rénové pour devenir l'Écomusée du Fier Monde. Photo : Michel Brunelle.



L'Écomusée du Fier Monde et son exposition permanente, *À cœur de jour : grandeurs et misères d'un quartier populaire*. Photo : André Bourbonnais.



### Les nouveaux lieux d'ici et d'ailleurs

À peu près en même temps que paraissait notre numéro 79, dans lequel se trouve un dossier intitulé « Lieux et espaces », se tenait ainsi un colloque international sur « Les nouveaux lieux culturels », dans le cadre des Neuvièmes entretiens du Centre Jacques-Cartier<sup>1</sup>. On l'admettra : la réflexion sur les changements

du parc théâtral d'une ville – construction de nouvelles salles, restauration d'anciens théâtres ou rénovation de lieux non théâtraux – est dans l'air ! Bien sûr, toute ville qui se respecte va s'assurer que ses lieux culturels sont bien entretenus et les équipements modernisés, afin de permettre aux artistes de pratiquer leur art dans des conditions adéquates, sinon idéales, et de rejoindre leur public. Mais ce qui se

1. L'Usine C accueillait l'événement les 2, 3, et 4 octobre 1996. Étaient membres du comité organisateur : Raynald Bigras (coordonnateur – équipements culturels, Direction régionale de Montréal, ministère de la Culture et des Communications du Québec) ; Normand Biron (commissaire à la promotion des arts et des entreprises culturelles, Service de la culture, Ville de Montréal) ; Pierre Boucher (commissaire – équipements et espaces culturels, Service de la culture, Ville de Montréal) ; Danièle de Fontenay (directrice générale et artistique de l'Usine C) ; Benoît Guillemont (conseiller pour l'action culturelle, Direction régionale des affaires culturelles de Rhône-Alpes, Lyon) ; Suzanne Paquet (artiste, gestionnaire culturelle) ; Jean-Paul Ponthot (conseiller de politique urbaine, Direction régionale des affaires culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Aix-en-Provence) ; Diane Régimbald (agente de développement culturel, Service de la culture, Ville de Montréal).

passé depuis quelques années dans la plupart des villes occidentales dépasse ce simple devoir d'entretien ou de conservation du patrimoine culturel. Dorénavant, les lieux doivent répondre à de nouvelles exigences, artistiques d'abord – la multidisciplinarité impose ses modes –, mais aussi sociales et économiques. On repense le lien entre culture et ville par la décentralisation, on recherche de nouveaux publics alors que la classe moyenne s'exile en banlieue, on se doit de revitaliser les centres-villes, tout cela en même temps que, dans les calculs budgétaires, on mise sur la polyvalence des lieux pour rentabiliser les investissements.



L'Usine C et son café aménagé dans l'ancienne salle des machines.  
Photo : Jacques Lavoie.

Si nous sommes heureux de pouvoir compter, à Montréal, sur des lieux bien équipés et accueillants<sup>2</sup>, par conséquent propices à la création et tissant des liens de plus en plus intimes avec le public, il demeure intéressant de savoir comment la réalité montréalaise se compare à celle de villes européennes et, surtout, de s'interroger sur les prémisses qui ont guidé les travaux des dernières années en matière de lieux théâtraux.

### **Même contexte, mêmes réactions**

Qu'ils parlent de Lyon, de Grenoble, de Vienne ou de Montréal, tous les intervenants à ce colloque ont souligné d'entrée de jeu que les « nouveaux lieux » dont ils avaient envie de parler se démarquaient des institutions – théâtres, opéras, musées nationaux – tant par leur mission artistique que par leur architecture. Aussi n'est-ce pas tellement d'une tradition qu'on est venu discuter mais de renouveau. Ainsi, bien que la restauration soit courante, et nécessaire – l'exemple du TNM chez nous –, ce sont des lieux où les enjeux culturels se définissent « autrement » qui transforment le plus le paysage. Les maîtres mots étaient donc l'ouverture à la création et à de nouveaux publics. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que l'intérêt se soit d'abord porté sur des lieux où l'organisation spatiale cherche à faciliter l'expérimentation artistique et à favoriser la convivialité.

### **Les friches industrielles**

Certes, la nouvelle réalité urbaine se ressemble des deux côtés de l'Atlantique : le taux de chômage est élevé, la population de plus en plus multiethnique, la jeunesse y est parfois désillusionnée et se perçoit souvent comme laissée-pour-compte. Comme se ressemble le discours économiste dans nos sociétés capitalistes, où l'on exige la rentabilité des investissements et dans lesquelles il est de plus en plus difficile de faire

2. Les travaux des dernières années ont été rendus possibles grâce à la levée du moratoire sur les équipements culturels.

valoir qu'art et industrie culturelle ne sont pas nécessairement des synonymes. Ces réalités influent *primo* sur les artistes eux-mêmes parce qu'ils vivent ces conditions difficiles et, par conséquent, sur leur pratique parce qu'ils en émaillent leurs œuvres, *secundo* sur les modes d'occupation de l'espace urbain.

Dans un contexte économique difficile et alors que nos sociétés vivent une importante mutation vers l'ère numérique, bouleversement qui laisse entrepôts, usines et casernes désaffectés comme autant de cicatrices dans les villes, il est apparu à plusieurs que la récupération de lieux laissés en friche par le monde industriel s'imposait. Le geste de transformer une ancienne usine (une laiterie, une cartonnerie, un abattoir...) en un lieu culturel est significatif à plusieurs égards : écologique, économique, historique et, bien sûr, artistique. En effet, s'il est souvent plus économique de récupérer un lieu déjà existant pour en faire un théâtre que d'en construire un neuf, c'est aussi plus écologique ! Il y a moins de gaspillage, et le paysage urbain s'en voit moins défiguré. Dans cette perspective, le recyclage prend une valeur en soi et relève d'un choix au lieu de répondre seulement à un impératif financier. De plus, en récupérant ces lieux et, par conséquent, en les sauvant de la démolition, les architectes préservent des traces du passé industriel des villes. Ils travaillent ainsi à enrichir la mémoire collective qui a besoin de se nourrir de l'histoire. D'ailleurs, un vieil édifice bien « revampé » laisse toujours voir les marques de son passé. Le cas de l'Usine C, à Montréal, que l'on reconnaît par sa haute cheminée de l'ancienne confiserie Raymond et dans laquelle on a préservé des colonnes et des plafonds de ciment, témoigne bien de ce souci de souligner les origines du bâtiment et de conserver l'héritage industriel montréalais. Au cœur du même quartier où se trouve l'Usine C, au centre-sud de Montréal, le nouvel Écomusée du Fier Monde a été aménagé dans l'ancien bain public Généreux, rue Amherst, manifestement dans le même esprit de respect des éléments architecturaux d'un édifice faisant partie du patrimoine urbain.

Sur le plan artistique, les lieux récupérés offrent toujours de nouvelles possibilités aux artistes de la scène puisqu'ils sont libres des contraintes architecturales habituelles des théâtres. C'est principalement pour cette raison qu'ils sont les lieux préférés des compagnies qui se vouent à l'expérimentation. D'une part, l'espace est toujours plus vaste que dans un théâtre traditionnel ; d'autre part, il permet des organisations scénographiques multiples, laissant la liberté d'aménager les aires de jeu et, donc, le rapport avec le public, selon les besoins des productions. Un espace aussi souple encourage aussi à la polyvalence. Bien des troupes y pratiquent la multidisciplinarité, c'est-à-dire qu'elles créent des œuvres hybrides puisant à des arts différents : théâtre, danse, musique, vidéo. Ainsi choisit-on et conçoit-on un lieu en fonction d'impératifs esthétiques, ainsi un nouveau langage artistique commande-t-il un nouvel espace de création. Ce décloisonnement des arts est souvent la marque de commerce des spectacles présentés dans ces lieux dits alternatifs (ils le sont de moins en moins...). Mais ce n'est pas leur seule caractéristique.

En effet, les nouveaux lieux culturels sont souvent aussi des centres où se côtoient des artistes de disciplines variées comme si les artistes « contemporains » aimaient bien regrouper leurs ateliers de travail afin de créer un climat propice à l'émulation et à

l'échange. Ainsi l'Usine C se présente-t-elle comme un centre pluridisciplinaire<sup>3</sup>, en plus d'être un lieu de production et d'accueil de spectacles souvent multidisciplinaires. Ce besoin de regroupement des artistes est à l'origine du projet Méduse à Québec, « une coopérative de producteurs et diffuseurs artistiques, culturels et communautaires ». Pour Gilles Arteau, le coordonnateur d'Obscure, un des onze organismes faisant partie de ce collectif, Méduse est la preuve vivante que, contrairement à ce que véhiculent les clichés, l'artiste n'est ni individualiste ni incapable de gérer ses affaires. À un mode de production nouveau correspond un mode de gestion nouveau.

Selon Philippe Grombeer, le directeur des Halles de Schaerbeek – un important lieu de création et de diffusion qui existe depuis maintenant vingt-huit ans à Bruxelles –, si le phénomène de la reconquête culturelle d'espaces résiduels était marginal dans les années soixante-dix, il devient, aujourd'hui, indicateur d'un nouveau choix de société et d'une certaine culture urbaine. Les Halles de Schaerbeek « ont traversé deux décennies à la rencontre d'une multitude de partenaires pour participer au destin d'une démocratie culturelle<sup>4</sup> ». Elles sont, par ailleurs, membre fondateur de l'important réseau de centres culturels, Trans Europe Halles, tous établis dans des friches industrielles. Qu'ils soient dans de petites ou de grandes villes : Poitiers, Koblenz, Mezzago, Berlin, Vienne ou Amsterdam, ces lieux sont axés sur la polyvalence et sont voués à la contre-culture, se démarquant des institutions officielles la plupart du temps monothématiques.

Ces espaces sont à la fois lieux d'accueil, de restauration, de rencontres ; y battrait même le cœur d'une vie associative, comme un retour à l'esprit soixante-huitard. On y trouve, sous le même toit, des ateliers, des salles de répétition, des salles de production, etc. Par ailleurs, on se plaît à dire que jeunes et immigrants s'y sentent bien ; il s'agirait donc de lieux de métissage où curiosité et sensibilité se conjuguent pour donner espoir aux nouvelles villes. L'effervescence y est telle que ces centres deviennent aussi, rapidement, les points de chute des artistes étrangers puisqu'on y entretient constamment des liens avec les milieux culturels d'ailleurs.

Ainsi le mot « friche » se voit-il délesté de ses connotations négatives qui l'associent à la ruine et à l'abandon, pour devenir « le signe d'un profond mouvement de vie, d'aventure, de désir et d'énergie », selon les termes de Lyliane Dos Santos, conseillère en musiques actuelles en Rhône-Alpes.

3. C'est le terme utilisé à l'Usine C, qui se présente comme un « centre de création et de diffusion pluridisciplinaire ouvert tant à la danse, au théâtre, à la musique qu'aux arts visuels ». Sous son toit se retrouvent Carbone 14 (compagnie de théâtre), PRIM (centre d'arts médiatiques), l'ACREQ (association pour la création et la recherche électroacoustiques du Québec) et Champ Libre (centre de création et de diffusion en art électronique).

4. Tiré d'un feuillet présentant les Halles distribué lors du colloque.



Méduse et son parc adjacent. Photo : Benoît Lafrance.

## À l'ère des « multi »

Si les espaces polyvalents ont d'abord semblé répondre à des exigences d'ordre artistique, l'art contemporain ayant fait éclater les frontières entre les disciplines, il semble bien qu'à présent ce ne soit plus cette seule idée qui stimule l'aménagement spatial des lieux de création. En effet, de plus en plus de concepteurs de lieux culturels, qui doivent d'abord aménager des espaces convenables pour les créations actuelles, se voient demander par les promoteurs des espaces pouvant aussi bien servir pour l'un ou l'autre des arts de la scène. Ce n'est plus tout à fait la même chose ! Qu'un lieu puisse accueillir un spectacle où se mêlent danse et théâtre, dans le sens que l'entend la multidisciplinarité<sup>5</sup>, cela veut-il dire que ce lieu devrait être *parfaitement* adéquat pour la présentation d'une pièce de théâtre et d'un spectacle de danse, *séparément* ? Et que dire de la musique ? Les besoins acoustiques ne sont certainement pas les

mêmes pour un concert et pour le théâtre ! Et pourtant on exige de plus en plus que les lieux soient transformables pour qu'on y présente tous les types de spectacles. C'est un peu ce qu'est venu dire Luc Plamondon, de Trizart<sup>6</sup>, lors du colloque : il a expliqué que nous sommes, aujourd'hui, pour des raisons plus économiques qu'artistiques, à la recherche du lieu parfait qui garantit la multidisciplinarité, la multifonctionnalité et la multicapacité.

Ainsi un lieu devrait-il pouvoir accueillir de la danse, du théâtre (dont celui pour enfants), de la musique (classique, de chambre, jazz, etc.), voire du cinéma : c'est la multidisciplinarité... dans un espace à géométrie variable où sont possibles la scène à l'italienne, la scène en rond, ou une configuration genre cabaret, etc. : c'est la multifonctionnalité... et où l'on peut modifier la configuration selon un public qui peut varier de 150 à 2 000 personnes : c'est la multicapacité !

Voilà le type de contrat que s'ingénient à réaliser de plus en plus souvent les scénographes de bâtiments. Ce sont eux qui, aujourd'hui, « pensent » les lieux culturels ; ceux-ci doivent d'abord être des outils

de travail les plus fonctionnels, souples et flexibles possible, où la liberté de l'artiste pourra s'exprimer, des lieux dont on exige qu'ils soient bien équipés selon la dernière technologie – mais à des prix abordables –, et cela tout en assurant au public toujours plus de confort. Or, même si nous devons applaudir à la recherche d'une plus grande polyvalence des lieux, ne devrions-nous pas aussi être vigilants et faire remarquer qu'il y a là des risques ? Il faudrait faire attention de ne pas faire des lieux qui, à la fin, au lieu de répondre aux besoins de tout le monde ne répondront adéquatement à aucun.

## De la récupération de la récupération

S'il y a eu parfois glissement des motifs artistiques à des motifs économiques pour l'aménagement des lieux, de la même manière on assiste peut-être actuellement à un

5. Mais laquelle exige des équipements de plus en plus coûteux, ce qui a fait dire à Jean-Pierre Ronfard, qui a assisté à quelques séances, que la multidisciplinarité qui en est presque à s'« imposer » aux compagnies finira peut-être par nuire aux artistes.

6. Consultant en scénographie (aménagement de lieux de spectacle).



Les Halles de Schaerbeek, Centre culturel européen de la Communauté française de Belgique. Photo : Marc Stevens.

déplacement du rôle que l'on attend des compagnies artistiques. Danièle de Fontenay, la directrice de l'Usine C, a cru bon de mettre en garde les participants au colloque contre ce que j'appellerais, cette fois, un glissement de l'artistique au sociologique. En en écoutant plusieurs, elle a eu l'étrange sensation que ce que l'on attendait des occupants de ces nouveaux lieux était énorme et dépassait leur mission proprement artistique. En effet, bien que des compagnies comme Carbone 14 soient particulièrement fières de participer à la revitalisation d'un quartier et d'avoir rénové une « friche industrielle », elles ne voudraient pas que l'on charge le milieu culturel de régler des problèmes dont la responsabilité incombe à d'autres. On leur demande d'être urbanistes et de « sauver » le tissu urbain qui se détériore en récupérant des lieux désaffectés ; d'être des travailleurs sociaux et de « sauver » les délinquants en leur ouvrant les portes et en les invitant à participer à des projets sur mesure ; d'être des intermédiaires entre des groupes sociaux traditionnellement éloignés les uns des autres (ne sont-ils pas des artistes s'installant dans un milieu populaire ?). Un peu plus, et on leur demanderait de résoudre les problèmes de chômage en créant plus d'emplois !

Si elles sont soucieuses de contribuer à la qualité environnementale et conscientes du rôle social de l'artiste, ces compagnies veulent tout de même rappeler que leur premier objectif est la création et qu'elles aménagent les lieux d'abord pour qu'ils répondent à leurs exigences comme lieux d'expression. Réclamant le droit à un outil de travail bien équipé et agréable, elles veulent combattre le mythe encore tenace de la fructueuse rencontre entre misère et création.

### Art et société

L'aménagement de friches industrielles, l'ouverture de lieux culturels dans des quartiers résidentiels (les Deux Mondes viennent d'inaugurer leur théâtre rue Chabot dans Villeray, le Cirque du Soleil aménagera bientôt près de l'ancienne carrière Miron), le déploiement du réseau des maisons de la culture, tous ces phénomènes participent de la multiplication et de la diversification des espaces consacrés aux arts vivants. La ville change, la culture aussi. Mais assistons-nous à un rapprochement ou à un éloignement des créateurs et du public ? Il semble qu'il soit de plus en plus difficile d'atteindre le public, de plus en plus noyé dans une masse d'informations (journaux, télévision, radio, magazines, Internet, qui s'y retrouve ?), pris par les obligations familiales ou écrasé par les contraintes économiques (quand les gens travaillent, c'est souvent trop, d'où la fatigue, d'où le *cocooning*, et quand ils ne travaillent pas, ils n'ont pas d'argent et ne pensent pas toujours que les maisons de la culture s'adressent aussi à eux). Bref, le souci de rejoindre de plus en plus de gens – là aussi la diversification est fondamentale – qu'ont manifesté plusieurs participants à ce colloque est maintenant au cœur de la réflexion et des actions dans le milieu culturel. Le défi est grand. Car la concurrence est féroce, et dévastateur le discours néo-libéral qui parvient à faire croire que le plus important, dans la vie, c'est l'économie et que la culture est un simple divertissement !





Ces lieux qui ont ouvert pour répondre aux besoins de la création contemporaine, pour faire place à l'art actuel, qui ont pris le risque de devenir des laboratoires de nouvelles méthodes de travail, de production et de gestion, nous préservent de l'uniformisation. À l'heure où les frontières s'estompent, tellement les informations sont nombreuses et accessibles, à l'heure donc où l'on pourrait être en contact avec une variété impressionnante d'idées et d'images, il semble, au contraire, que souffle un vent de standardisation sur la culture. Or uniformisation rime avec monotonie. Comment se fait-il que nous en soyons rendus là ?



Le Théâtre des Deux Mondes a été inauguré en novembre 1996 dans le quartier Villeray.

Comme le faisait remarquer Richard Martineau dans un éditorial de *Voir* : « On vit de plus en plus dans une culture de Top 40. » Déplorant la fermeture d'une librairie *underground*, Richard Martineau, dans un style caustique irrésistible, s'en prend à l'omniprésence des *majors* – qui se retrouvent partout : au cinéma, en littérature, dans le monde du spectacle – qui attirent l'attention de tous sur leurs derniers-nés au point de rendre aveugle à tout ce qui pourrait être *différent*. Que des profits soient en jeu est évident, mais que la résistance soit si faible fait craindre le pire. Les petites librairies – comme les petites épiceries acculées à la faillite par tous les *Club Price* et autres *Maxi* – ferment leurs portes, les cinémas de répertoire sont maintenant rarissimes, les salles de théâtre se vident.

Pourquoi les gens préfèrent-ils payer 80 \$ pour aller voir *le Fantôme de l'opéra*, plutôt que verser le même montant pour assister à quatre productions locales ? Parce qu'il s'agirait là d'une *valeur sûre* ! Entendons un spectacle précédé d'un battage publicitaire auquel aucun commun des mortels ne peut échapper, à tel point que le relais est assuré par monsieur et madame Tout-le-monde eux-mêmes, qui n'en finissent plus de répéter qu'il paraît que c'est *le* spectacle à voir. Et c'est sans compter sur l'action insidieuse du préjugé incroyablement tenace voulant que les productions qui coûtent cher sont forcément bonnes. Certes, il faudrait aussi appeler à la barre l'anti-intellectualisme ambiant – qui a pris la relève (peut-être pas entièrement) d'un autre complexe longtemps fort connu chez nous, le complexe d'infériorité. Il faut se méfier des certitudes et réclamer la pluralité. Les expériences humaines sont complexes et diversifiées, par conséquent les représentations de ces expériences sont nombreuses aussi. Il ne faudrait pas craindre de les confronter.

On ne répétera jamais assez combien est primordial le rôle de l'école dans l'éveil à la chose culturelle : le livre, le théâtre, la musique, les arts plastiques. Comme on ne répétera jamais assez combien est essentielle une politique culturelle gouvernementale qui viendrait soutenir la création, la relève et l'accessibilité à la culture. Ces deux moyens doivent contrebalancer le pouvoir énorme de la publicité et le rouleau compresseur de la culture américaine. L'idée même de l'urgence de faire place à une culture plurielle, métissée, engagée était au cœur des interventions de tous ceux qui ont participé à ce colloque sur « les nouveaux lieux culturels » ; il en va, à mon sens, de la crédibilité et de la légitimité de la culture. ♦